

SÉBASTIEN LAPAQUE

# Autrement et encore

Contre-journal

*ACTES SUD*

*Pour Jean-Christophe Comor.*

*Oui, il y a la beauté et il y a les humiliés. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais n'être jamais infidèle ni à l'une ni aux autres.*

ALBERT CAMUS,  
*Retour à Tipasa.*

Aux premières heures de l'année 2010, j'ai *Underworld USA* de James Ellroy\* posé sur ma table de nuit. Ellroy est dans l'invention à jets d'encre continus, dans le génie confinant en permanence à la folie. "Je suis à la fois un exécutif littéraire et un agent provocateur", confie le narrateur de ce dernier volet d'une trilogie commencée avec *American Tabloid*. En trois romans dont l'intrigue court de 1958 à 1972, c'est un morceau du rêve américain que Ellroy, ce Tolstoï dopé aux amphétamines, a cabossé à coups de marteau – ou de masse d'armes, comme on voudra. Pour lui, l'histoire de son pays au cours de cette période s'est confondue avec un immense scandale financier, sexuel et politique. Ils ont tué JFK, ils ont tué Martin Luther King, ils ont tué Bobby Kennedy. Ils ? Des personnages connus et inconnus, John Edgar Hoover et Howard Hughes, des flics ivres de puissance, des petites frappes et des gros bras, le FBI et la Mafia, des bourgeois en rupture de banc, des agents doubles ou triples. Dans chacun des tomes de sa trilogie, Ellroy s'attache à un trio de personnages principaux, mais il aime le

\* *Underworld USA* de James Ellroy, Rivages, 2010.

bruissement des personnages secondaires dans les coulisses de l'histoire. Une grande partie d'*Underworld USA* est consacrée au récit de l'année 1968 et au portrait de Wayne Tedrow, un ancien flic mouillé dans l'assassinat de Kennedy qui était déjà au centre d'*American Death Trip*, de Dwight Holly, l'homme de confiance de Hoover au sein du FBI et de Don Crutchfield, un détective téméraire qui veut éclaircir les différentes embrouilles auxquelles il est mêlé. Les liges de militants noirs et les groupuscules gauchistes ont été infiltrés, la convention démocrate sabotée, on cherche qui est à l'origine des émeutes raciales à Chicago. Le mensonge est partout, la vérité nulle part. À la veille de l'élection présidentielle qui va porter Richard Nixon au pouvoir, c'est la guerre. "Micros clandestins, écoutes téléphoniques, perquisitions illégales, extorsions, campagnes de diffamation. Filature, calomnies par voie de presse. Insinuation, coercition, taupes, agents doubles, propagande, guerre psychologique." Les personnages d'*Underworld USA* se pressent aux premiers rangs. Ils veulent non seulement voir, mais sentir ce qui se passe. "Observer l'Histoire? Bien sûr."

\*

Cette incompréhension du chef de l'État, lors de ses vœux présentés à Cholet aux forces économiques de la nation, tandis qu'il évoquait l'hypothèse de la décroissance. "Depuis trop longtemps sévit dans notre pays une vision malthusienne de l'économie. Voilà le mal français : le malthusianisme, c'est-à-dire l'idée, ou plutôt l'illusion, que l'on pourrait diminuer le chômage en partageant le travail. C'est

aussi l'illusion que la décroissance serait la seule solution pour préserver l'environnement. Je ne vois pas de développement dans cette idéologie qui ne nous propose de durable que la pauvreté..." Jamais le président n'est apparu aussi sincère que ce froid mercredi de janvier. Habitué à segmenter l'opinion et à faire entendre à des interlocuteurs panélisés ce qu'ils ont envie d'entendre, il parlait ici du fond de son cœur. Il lui est impossible de concevoir que des individus de plus en plus nombreux aient envie de se soustraire à la logique de l'accumulation monétaire. Il ne peut comprendre qu'on ait l'ambition de travailler moins pour vivre mieux.

À l'automne 2008, lorsque la crise a ébranlé le monde merveilleux de la finance, les hommes et les femmes qui nous gouvernent se sont hâtés de revêtir des oripeaux d'enragés. Pendant quelques semaines, on en a entendu de belles sur les patrons voyous, la perversion de l'économie, la toute-puissance des marchés, les parachutes dorés et les fonds spéculatifs. On comprend aujourd'hui qu'il s'agissait de distraire le peuple en attendant des jours meilleurs. Et de s'amuser un peu en perpétuant la manœuvre qui explique toutes les victoires de la droite depuis 1995 : envelopper la gauche sur son aile gauche. Mais l'heure a passé de ce grand jeu. Tandis que les indices boursiers remontent, le pouvoir fait de nouveau entendre ses vieilles rengaines. Les vœux de Cholet ne font que prolonger les discours de campagne de 2007 : "Les hommes se fournissent du travail les uns aux autres. Les richesses créent de la richesse. Le développement est un processus cumulatif. Je continuerai à porter la réhabilitation du travail. Nous avons mis fin au carcan des 35 heures.

Le problème de la France n'est pas que l'on travaille trop, mais pas assez."

Ainsi la crise des marchés financiers est-elle interprétée et digérée comme un simple incident technique, comme si elle n'était pas un symptôme de la nécrose d'un système incapable de dessiner un avenir, incapable de voir autre chose dans la société qu'une addition d'égoïsmes, incapable de faire en sorte que la vie vaille d'être vécue – parlez-en aux défenestrés (ou aux pendus) de chez Orange et Renault. À l'illusion lyrique dans laquelle s'enferme le chef de l'État en célébrant la croissance comme une fin sans fin, on peut répondre avec des arguments d'économiste, en évoquant la raréfaction du travail et l'appauvrissement d'une partie des classes moyennes. Quand on sait que la France a produit 300 000 chômeurs supplémentaires l'année dernière, il apparaît difficile de faire du plein-emploi à plein temps pour tous un horizon d'attente concret, avec cette vieille certitude libérale que ceux qui n'ont pas de travail se cachent dans les "trappes à inactivité" que créent les systèmes d'assistance et de protection sociale.

Je l'ai souligné ailleurs : liquidées les illusions marxistes sur le rôle du travail dans l'émancipation du sujet, ce sont les libéraux qui magnifient présentement un travail productif permettant à l'homme de s'élaborer – mieux encore, le travail comme le lieu des retrouvailles du sujet avec lui-même. À l'opposé, ce sont souvent des gens qui ont rompu avec l'orthodoxie marxiste qu'ils avaient adorée qui veulent aujourd'hui sonner le glas du travail comme valeur et comme moyen d'accomplissement de soi avec la certitude que la vraie vie est ailleurs.

Mieux vaut tard que jamais. La lecture du jeune Marx, celui des *Manuscrits de 1844*, permettant

d'ailleurs de consolider cette hypothèse. La vraie vie est ailleurs. J'en ai eu l'intuition il y a bien longtemps en lisant des romanciers, des penseurs, des poètes. Et en découvrant quelques cinéastes. Cette tirade que Robert Bresson a mise dans la bouche d'un des personnages de son film *Le Diable probablement* en 1977. C'était sous Giscard, mais il n'y avait déjà plus moyen d'être dupe. "La croissance! La croissance de quoi? Du bonheur, par la carte de crédit? La jouissance effrénée, faire l'amour comme une brute, une bête féroce... Plus rien de politique dans ma vie, si ce n'est le refus de toutes les politiques. Je ne suis pas déprimé. Je veux seulement avoir le droit d'être ce que je suis. Je ne veux pas que l'on me force à ne plus vouloir, à remplacer mes non-désirs par de faux désirs, calculés par des statistiques, des sondages, des calculs, des classifications américano-soviétiques superconnes. Je ne veux pas être un esclave."

\*

"Mais, selon vous, quel est le plus doux des deux : le baiser donné ou le baiser reçu? – D'autant que je puisse me souvenir, j'éprouve une plus grande douceur quand c'est la femme qui m'embrasse."

FRANCISCO PATRIZI,  
*Du baiser*, v. 1560.

\*

Reparlons du dimanche, du droit centenaire au repos hebdomadaire que la loi du 10 août 2009 a mis en lambeaux. Par la grâce du préfet, les entreprises de commerce et de distribution installées dans



les zones d'intérêt touristique ou à l'intérieur de périmètres d'usage de consommation exceptionnelle – délicieusement baptisés PUCE – peuvent désormais être ouvertes sept jours sur sept. “Le dimanche, c'est pas plus long que le lundi”, ont expliqué les Grands Esprits qui nous gouvernent, preuve que la Maison France est désormais gérée comme une boîte de nuit. Selon la loi, les salariés réquisitionnés pour travailler tout le dimanche doivent être volontaires et recevoir une double rémunération. Mais le glissement du travail volontaire au travail obligatoire s'est fait sans transition. Aujourd'hui, la plupart des employés de supermarchés parisiens qui travaillent le dimanche y sont contraints : cela fait désormais partie du contrat de départ avec leur employeur. Et à part quelques étudiants célibataires et sans enfants, il n'y a pas beaucoup de monde pour s'en féliciter. Car la promesse de majoration des salaires n'a pas été nécessairement respectée. Voyez à quel point le désir de consommer sans entraves et sans temps morts touche à la folie : les magasins spécialisés dans la grande distribution alimentaire avaient naguère le droit d'ouvrir le dimanche jusqu'à 13 heures. Ce n'est donc pas sur le dimanche, mais sur le *dimanche après-midi*, et même sur le *dimanche soir* jusqu'à 22 heures que les dévots de la marchandise ont fait main basse. Et ils s'en félicitent, même si le bilan de l'opération reste mitigé. L'important était d'imposer une transgression supplémentaire : fors l'argent, rien de sacré.